

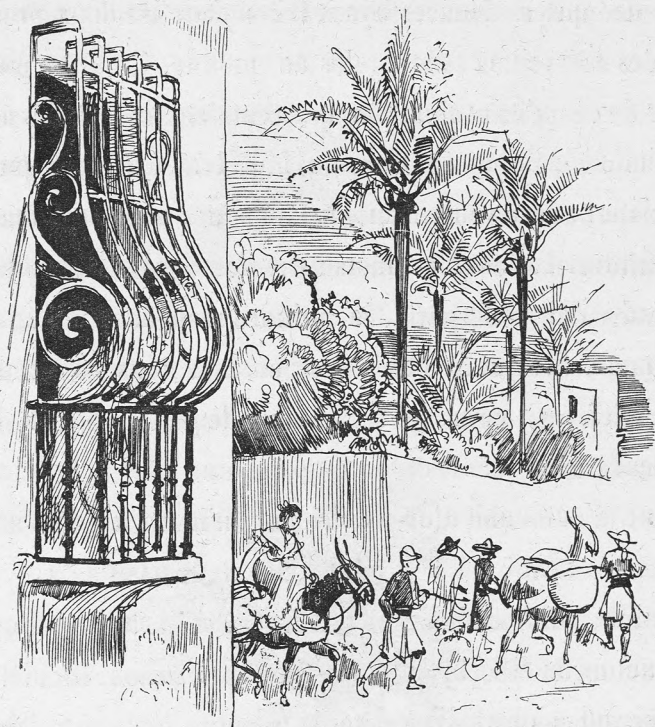
semblaient plutôt disposées contre les voleurs que contre la rage des eaux. A droite du même côté il y avait un bain public, des jardins plantés de palmiers et de petites villas ; à la tête du pont, au bord de la route des hôtelleries, un grand magasin d'instruments aratoires et les diverses petites industries que l'on trouve à toutes les entrées de villes. Il est nécessaire d'oublier de parler d'un certain petit jardin public, poudreux et rôti, enlaidi par la statue du bienfaiteur, qui jadis en a gratifié la cité. Cette imitation malheureuse du square Montholon remplit les gens de Murcie d'une grande fierté. Ils ne s'aperçoivent pas de la parfaite laideur et du ridicule absolu des végétations pauvres, à l'instar de nos jardins anglais, lorsqu'on les aperçoit à côté des jardins empanachés de palmiers gigantesques, de magnoliers et d'arbres de toute sorte que nous ne connaissons, nous, qu'à l'état de plantes de serres, chétives et rabougries.

Voici tout ce que Murcie offre aux visiteurs sur la rive droite du Segura. Traversons le pont, entrons dans Murcie et faisons remarquer aux lecteurs une circonstance particulière qui dans l'état actuel de Murcie offre une gravité sérieuse. De la dernière planche du pont à l'extrémité de la petite place sur laquelle il aboutit, il y a une différence de niveau qu'à l'œil on peut évaluer à plus de cinq mètres, de façon telle qu'en cas d'inondation, l'eau doit descendre des quais dans la ville avec une violence terrible. Le bas de la ville est tout entier de niveau avec le bas de cette place et l'eau, lorsqu'elle a fait irruption, a dû se précipiter presque partout d'un même coup.

Une pente moins forte mais presque aussi dangereuse fait

courir les mêmes risques au faubourg que nous venons de traverser.

Il est midi, nous laissons à notre droite, sur le quai, deux grands bâtiments que nous verrons tout à l'heure, et sur ce quai également, à notre gauche cette fois, un marché, au bout du marché un escalier de pierre, au-dessus de l'escalier une longue



Murcie. — Vers les faubourgs.

terrasse dominant le fleuve d'un côté, et de l'autre côté bordée par des jardins qui tous sont à plusieurs mètres en contre-bas de la terrasse. On n'y peut entrer que par des escaliers ou par des allées en pente.

On comprend facilement qu'en cas d'inondation cela devient de véritables réservoirs.

Quoique nous eussions déjà traversé une grande partie de Murcie, nous ne pouvions pas nous résigner à croire que la ville pût être de tous côtés aussi peu pittoresque que son premier aspect nous la montrait.

Cordoue, Grenade, Murcie, ces trois noms de ville vivaient inséparables dans notre mémoire et notre imagination se refusait à admettre que les Maures ayant laissé dans les deux premières villes des merveilles sans égales au monde, il pût ne plus rien exister de ce qu'ils avaient plus que certainement dû laisser dans la capitale de leur royaume de Murcie. A mesure que nous marchions nous devenions moins exigeants ; nous ne demandions pas à trouver l'Alhambra, nous ne rêvions pas la Mezquita, mais le moindre débris de porte, le moindre reste de patio, un simple revêtement de faïence oublié sur un mur nous eût comblé de joie. Petit à petit nos rêves se faisaient de plus en plus humbles, une façade du seizième ou du dix-septième siècle, la trace d'un palais ou d'une habitation patricienne, n'importe quoi, une simple drôlerie ayant une couleur locale, un aspect de rue qui ne ressemblât point à Melun ou à Corbeil, voilà tout ce que nous demandions au ciel, mais le ciel implacablement bleu, féroce-ment chaud, s'obstinait à nous le refuser.

Hélas ! hélas ! des sièges, des inondations répétées et surtout des municipalités embellissantes ont sévi sur Murcie ; de là vient sans doute la disette de monuments anciens dans cette antique capitale. Dans le dernier siège, pendant la guerre de succession, Murcie fut sauvée par son évêque, qui détourna le Segura et couvrit Murcie par l'inondation de la plaine. Las et découragés, nous entrâmes sans soif dans une sorte de café ; là, au milieu

d'une grande salle étroite et longue, ornée d'une grande chaire à prêcher recélant un piano en palissandre, la couleur locale nous apparut sous sa forme la plus intense.

Nous dégustions une orchata, façon d'orgeat, lorsque nous vîmes la portière qui abrite l'entrée du café s'ouvrir. Un homme silencieux traversa la salle, se jeta à nos pieds et, en espagnol naturellement, nous dit : « Messieurs, permettez-moi de cirer vos bottes.

« — Jamais, répondîmes-nous, altérés de couleur locale, nous tenons à cette poussière marocaine. » L'homme sans mot dire se sauva par une autre porte ; immédiatement un second industriel de la même catégorie entra par la première porte, se précipita vers nos bottes, avec les mêmes intentions. Recevant la même réponse, il se sauva comme l'autre, au moment où un troisième confrère soulevait la portière. Nous avions l'air de jouer la pantomime : un cirreur était à peine parti, qu'un autre sortait de la coulisse.

Ces distractions douces et pures étant les seules que le café pouvait offrir, nous courûmes en chercher ailleurs et nous découvrimmes la grande artère de la ville, la rue commerçante et fréquentée, la calle Plateria, qui est à Murcie ce qu'est la calle de las Sierpes à Séville.

C'est une longue et étroite rue, défendue contre la trop vive lumière et contre le soleil par des toiles accrochées sous les toits sur toute sa longueur. Tous les rez-de-chaussée appartiennent au commerce qui paraît consister surtout en nouveautés et articles de modes. Il y a des étalages de mantes aux vives couleurs, de foulards stupéfians dont la simple vue mettrait un





jeune veau en fureur et le rendrait capable d'éventrer une demi-douzaine de picadores et de faire du mal à Frascuelo lui-même, *prima spada* de Madrid.

Ce sont des foulards pour les Murciennes de la campagne qui arborent ces étoffes impressionnistes pour lutter avec l'éclat des fleurs de leurs jardins.

En croirons-nous nos yeux? Le petit truc de la liquidation a pénétré jusqu'à Murcie. De grandes banderoles jetées en travers de la rue nous montrent que les magasins luttent de réclames pour attirer le client.

Les mots *Liquidacion*, *Nouveautés de Paris* en lettres de 50 centimètres flamboient sur ces banderoles; plus loin la concurrence fait flotter une autre banderole plus grande avec un gigantesque : *Mas barato!* meilleur marché! Il y a comme cela des *mas barato* tout le long de la rue. Mais le client ne paraît guère y mordre, car les commerçants pour occuper leurs loisirs, assis sur le pas de leur porte, se font cirer les bottes par les cirleurs funambulesques de tout à l'heure.

Dans la calle Jaboneria, une petite rue voisine de la calle commerçante, une façade de vieille maison présente quelque intérêt par son allure générale et par quelques détails de sculpture. Au-dessus de la porte d'entrée, qui conduit à un petit restaurant, un grandissime blason sculpté dans la muraille est supporté par deux immenses sauvages plus grands que nature, et bien amusants comme figure et comme costume. C'est une ancienne maison seigneuriale, comme il en reste encore quelques-unes, malheureusement plus maltraitées et mises au goût des bourgeois du siècle dernier.

Les édifices manquant, ce qu'il y a de plus curieux par les rues sont les balcons, portés par des arabesques de fer, ornés de grandes palmes desséchées et abrités par des rideaux flottants. Il y a aussi beaucoup de fenêtres grillées complètement par de solides barreaux, derrière lesquels les senoras ressemblent à des oiseaux en cage. Le soir aux heures fraîches on bavarde beaucoup de la cage à la rue, et ce ramage donne à quelques



Paysans de la Huerta.

rues, où ces fenêtres-cages pendent à toutes les façades, l'apparence d'une volière.

Des couvents de femmes dans quelques quartiers ont l'aspect plus étrange, les murailles épaisses et grises sont presque sans ouvertures ; tout en haut seulement se trouvent des sortes de moucharabiehs en saillie sur la rue, mais complètement fermés par des lames de jalousie, pour que les recluses puissent voir sans être vues. Ce ne sont plus des cages, mais des pigeonniers.

Dans quelques rues vers les faubourgs, les seuls habitants visibles sont des troupeaux de chèvres couchées à l'ombre, formant des masses blanches pointillées de centaines de cornes.

Mais allons savourer un peu de fraîcheur sous les voûtes de l'immense église qui domine toute la ville de sa masse chauffée à blanc par le soleil.

La cathédrale est colossale, son portail est colossal, sa tour est colossale, mais ces belles dimensions ne peuvent rien y faire, la cathédrale de Murcie manque d'aspect à l'extérieur et de caractère religieux à l'intérieur. O merveilles gothiques de Burgos, de Tolède, cantiques de pierres, Bibles sculptées, hymnes solennels des siècles de foi, où êtes-vous? La cathédrale de Murcie est du dix-septième siècle, c'est tout dire. Sa façade corinthienne et composite est décorée avec richesse et bon goût de nombreuses sculptures, bas et hauts reliefs, statues, groupes, distribués avec ordre et régularité; enfin elle est grande sans grandeur, et riche avec froideur.

La tour, très haute, est dans le même goût, très décorée, sans beaucoup d'intérêt pour le regard. L'intérieur est un peu plus intéressant, les nefs immenses présentent quelques belles sculptures et quelques détails curieux au milieu d'une masse d'ornements dont le principal caractère est la richesse et le confortable.

Sur la place de la cathédrale, il y a une station de voitures. Enfin voici de la couleur locale, ce ne sont pas des fiacres vulgaires, comme ceux qui enlaidissent les autres villes de leur affreuse caisse marron. Cela ressemble à des voitures de paysans, plus la légèreté et les ornements coquets; c'est une petite

charrette dont la couverture ronde avance un peu aux deux bouts et qui est à l'intérieur couverte d'une étoffe rouge, avec des rideaux rouges devant et derrière. Naturellement quelques pompons sautillent au cou du cheval ou du mulet. Au moins, cet attelage brillant lancé au trot s'harmonise avec les routes blanches et les verdure élatantes de ce pays de la lumière, tandis que les calèches et les fiacres sombres y font bien triste figure.

A défaut de monuments anciens, Murcie possède quelques édifices modernes, — un palais épiscopal, devant la cathédrale, et du même style, — un théâtre, brûlé l'hiver dernier, sur une grande place, plantée de grands orangers, sous lesquels se tient un marché très animé et très coloré, — et enfin, sur le grand quai du Segura, des édifices importants sans doute, mais peu réjouissants pour la vue, un hôpital et une prison.

A l'hôpital quelques malades nous demandèrent des cigarettes par les fenêtres et tout près de la prison nous fûmes témoins d'un drame, nous vîmes couler le sang.

Les malfaiteurs enfermés dans le carcel doivent être des gens d'importance, à en juger par les précautions que l'on prend pour les empêcher de s'offrir la clef de la montagne. Aux quatre angles du monument, car la prison est monumentale et encore on est en train de l'agrandir, quatre gendarmes veillaient en faction au milieu de la rue. Sous la porte d'entrée, d'autres gendarmes dormaient sur un lit de camp. Nous étions en train de les admirer quand tout à coup le gendarme de gauche poussa un cri d'appel, aussitôt quatre hommes sautèrent sur leurs carabines et partirent dans la direction indiquée par le factionnaire, — et nous derrière eux.



Dans une petite rue derrière la prison, un rassemblement, surtout féminin, s'était formé; on criait, on s'interpellait, une femme pleurait, une autre, la plus calme de toutes, expliquait l'affaire au premier gendarme arrivé, en essuyant avec la main du sang coulant de sa figure. Elle avait reçu d'une autre femme un coup de couteau au-dessus de l'oreille. Mais où était la criminelle?

Au bout de cinq minutes, le premier gendarme revint escortant la coupable. Elle était allée chez elle mettre ses vêtements des dimanches et son beau châle orange, et suivait le gendarme vers la prison en faisant force signes de croix.

Les gendarmes du poste interpellèrent leur camarade de loin.

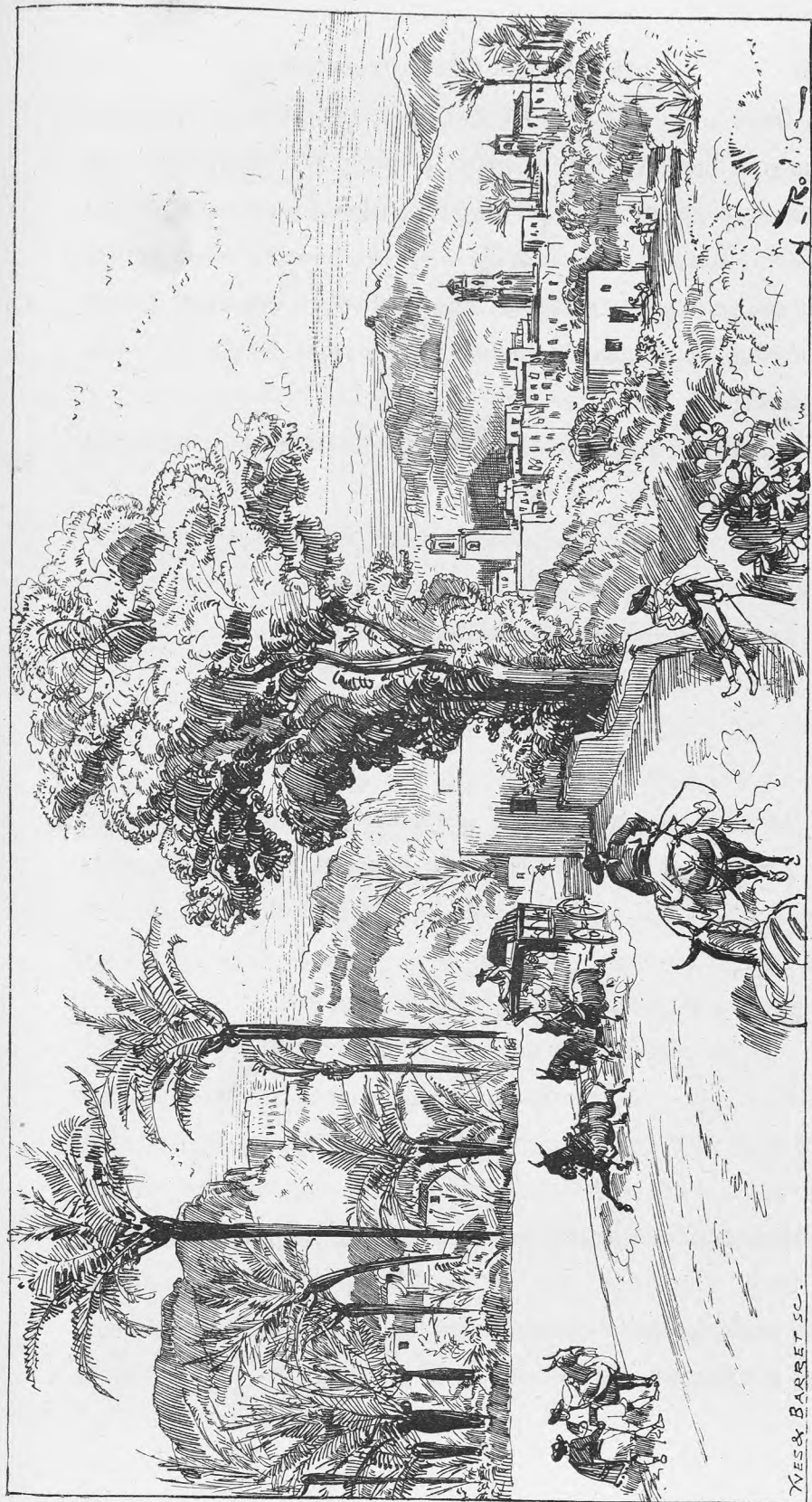
— Qu'était-ce?

— Oh! nada, una mujer!

— Oh! rien, une femme!

Et nous suivîmes le quai jusqu'à la campagne. Sur la rive opposée, haute et sablonneuse, de jeunes gitanos se baignaient. Ils se laissaient rouler le long de la pente en soulevant des nuages de poussière, trouvant ainsi le moyen de prendre deux bains, un de poudre blanche et un de rivière.

Comme pendant à ce quai, sur la même rive, mais de l'autre côté du pont, se trouve une promenade en terrasse qui sert de digue au Segura. Il est inutile de dire qu'elle n'est fréquentée qu'aux heures où la fraîcheur reparait; dans le jour elle est abandonnée aux petites gitanas du quartier voisin qui viennent y braver l'ardeur du soleil, et aux étrangers qui se désennuient en contemplant les palmiers des jardins en contre-bas et ceux de la campagne de l'autre côté de la rivière.



Entrée de la ville d'Orihuela par la route de Murcie.

WESS & BARRET SC.





Sous les cactus. — Route d'Orihuela.

## CHAPITRE QUINZIÈME

### ORIHUELA.

La route d'Alicante. — Orihuela et ses palmiers. — La Retraite de Murcie.

Si nous écrivions un roman d'aventures, nous commencerions ici une longue suite de chapitres du plus puissant intérêt dramatique, ornés de sommaires empoignants à peu près comme il suit :

Chapitre XV. — Comment, au lieu de prendre le chemin de fer, *l'un* et *l'autre*, poussés par la fatalité, partirent en diligence pour Alicante et n'y arrivèrent jamais.



Chapitre XVI. — De quelle façon *l'autre*, amateur modéré de couleur locale, poussa la consommation effrénée de cette couleur locale jusqu'à s'offrir une insolation quasi foudroyante sur la route.

Chapitre XVII. — Comment *l'un*, soupçonné d'avoir occis ou à peu près l'infortuné *autre*, fut arrêté par la gendarmerie pendant un quart d'heure et manqua d'aller finir ses jours au bain de Ceuta.

Chapitre XVIII. — Aventures médicales et pharmaceutiques entre Murcie et Orihuela. — De quelle étrange manière *l'un* soigna l'infortuné *autre*, et comment il mérita encore une fois ce verdict prononcé depuis longue date par sa famille : Bon garçon, mais mauvais garde-malade.

Chapitre XIX et dernier. — Retraite de Murcie pour faire pendant à celle de Russie. — Comment, nonobstant, *l'un* rapporta *l'autre* de Murcie à Paris, en manquant de l'achever une demi-douzaine de fois seulement.

Drame échevelé, série de noires aventures se déroulant à travers la campagne, dans la montagne et dans les villes ! Périls sans nombre, à pied, à cheval, en voiture, en chemin de fer, empoisonnements, asphyxies, vésicatoires, faim, soif, fatigue, etc., etc., avec costumes et décors analogues au sujet. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Ce qu'il y a de plus beau à Murcie étant les environs de la ville, — la célèbre campagne ou *huerta de Murcie*, — c'est avec une joie sans mélange que, au lieu de partir pour Alicante par le chemin de fer, douze heures de trajet à cause du détour et de l'arrêt à la bifurcation, nous primes la diligence d'Alicante

qui devait nous y conduire en sept heures à travers les paysages les plus africains, par Orihuela et Elche, la ville aux 50,000 palmiers.

Les diligences partent de la place Cadenas ou des Chaînes, une des plus pittoresques de la ville, située derrière la cathédrale. Cette place tire son nom d'une grosse tour de l'église, commencée pour faire un second clocher et arrêtée à moitié chemin, tour dont le principal ornement est une énorme chaîne sculptée dans la pierre anneau par anneau, qui ceint la tour à une certaine hauteur. Quelle est la signification, le sens symbolique de ce bizarre ornement, nous l'ignorons; mais il est permis de supposer que ces chaînes sont une allusion à la longue domination des Maures sur le royaume de Murcie; et cela d'autant mieux qu'à Saint-Jean des Rois, à Tolède, il existe la même décoration, avec des chaînes réelles de prisonniers; dans tous les cas cela fait très bien et cela relève l'architecture un peu froide de la tour. La place est d'autant plus pittoresque qu'une assemblée très nombreuse de mendiants de tout âge et de tout sexe tient ses assises autour de la diligence et que, de la petite rue aboutissant à la place, débouche incessamment un flot de paysans et de paysannes de la huerta, arrivant pour le marché. Cette fois, la façon dont les mendiants se drapent dans leurs manteaux nous paraît presque arabe; les mendiants du nord s'enveloppent dans leurs capes comme des malandrins du moyen âge, tandis que ceux-ci donnent à leurs manteaux troués des allures de burnous.

Cependant une partie du costume du peuple de Murcie ne manque pas d'un joli cachet moyen âge; c'est la coiffure.

Bon nombre de citadins, ouvriers de la ville ou gitanos des faubourgs, portent une coiffure absolument semblable au chapeau de Louis XI ou à la casquette de Buridan, à bords baissés en visière par devant et relevés par derrière.

Les paysans sont très intéressants. Ils portent le plus pittoresque costume de la péninsule, celui de toute la côte jusqu'à Valence et que l'on appelle plus particulièrement le costume valencien, c'est-à-dire le grand chapeau avec un foulard dessus, la petite veste et la ceinture, et des caleçons blancs flottants semblables à un petit jupon; beaucoup ont les jambes nues, avec des alpargates ou sandales de chanvre.

Les femmes ont conservé les jupes larges d'autrefois; les paysannes arrivant au marché, à pied ou à mulet, en conduisant des ânes chargés et surchargés de paniers de fruits et de légumes, ont des fichus à couleurs flamboyantes sur des corsages qui laissent les bras nus sous une courte manche de dentelles. Toutes ont des dentelles et pas de bas, ainsi d'ailleurs que beaucoup de Murciennes. Cela n'est pas vilain et nous dirons même que ces pieds d'Andalouses, chaussés seulement d'une sandale retenue par des bandelettes sur le cou-de-pied, ont une certaine élégance d'une allure antique.

Enfin la diligence s'ébranle et nous gagnons la campagne par un long faubourg, au milieu d'une file ininterrompue de campagnards. La teinte grise des maisons de la vieille rue diminue, diminue et se transforme bientôt en blanc pur; par-dessus les murs blanchis à la chaux, de hauts palmiers s'élancent dans un impitoyable azur, les maisons deviennent de simples carrés blancs sans étage, percés simplement d'une porte et

de deux fenêtres sur la façade ; les aloès, les cactus se multiplient et nous voici dans la huerta coupée de ses petits canaux d'irrigation.

Devant nous s'étend la route aussi blanche que les murailles passées au lait de chaux ; pour reposer nos yeux, nous tenons la tête toujours tournée de côté, le regard fixé sur les bouquets de verdure qui défilent à droite et à gauche.

La plaine florissante qui forme autour de Murcie une ceinture de verdure n'a pas de ce côté plus de deux lieues de largeur. Mais quelle richesse, quelle exubérance la nature déploie-t-elle sur ce coin privilégié. De magnifiques plantations d'oliviers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers couvrent le sol à perte de vue, dominés çà et là par des bouquets de palmiers jaillissant comme des fusées. Le sol est comme divisé en compartiments réguliers, par des canaux d'irrigation, lesquels, chaque jour, à une certaine heure, portent dans les champs le mince filet d'eau qui suffit pour faire jaillir du sol des moissons plantureuses. C'est une véritable oasis, une oasis luxuriante qui rafraîchit l'esprit après tant de kilomètres d'un pays où les plaines sont rôties, les montagnes brûlées et où les villages très rares ont l'air d'avoir passé par la friture.

Sous les arbres les petites maisons des labradores de la huerta semblent de simples cases. Rien de plus africain ; c'est au milieu d'un massif de cactus plus hauts que le toit en terrasse, un carré blanc sur lequel quelques palmiers secouent leur éventail, et parfois, un petit four à côté, rond et semblable à une hutte. De temps en temps, des enfants presque nus, bronzés comme des Arabes, ou quelque paysanne robuste et hâlée,



sortent du fourré de cactus pour voir passer la diligence. Dans un trou pratiqué dans le talus de la route, un simple terrier fermé d'un semblant de porte, un vieil aveugle est assis avec une petite fille qu'il envoie courir après la diligence. Les malheureux vivant dans ce terrier nous rappellent, moins la teinte poétique, un tableau du peintre slave Zvérina représentant un aveugle dalmate sur le bord d'une route. Il y a beaucoup d'aveugles en Espagne, partout on rencontre de pauvres gens à qui le soleil et la terrible blancheur ont brûlé les yeux.

Les cantonniers, les péones camineros n'ont plus de carabines ici, nous ne sommes plus dans les montagnes de Jaen. Ils ont un simple sabre; chauffés par le soleil, ils ont mis veste bas, retiré leurs sandales et travaillent en manches de chemise avec le briquet à la ceinture.

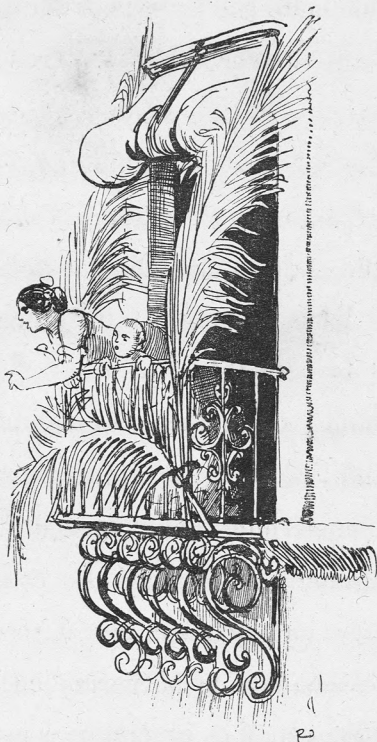
Mais voici bientôt les premières ondulations de la montagne aride et brûlée limitant la fertile huerta, la route passe au pied d'une haute colline rocailleuse nommée Monte-Agudo, portant un gros village, étagé sur ses rochers, et couronnée par les ruines colossales et bien déchiquetées d'une vieille forteresse.

Les mûriers et les oliviers persistent encore, mais bientôt le sol devient tout roc et la végétation n'est plus représentée que par les cactus et les aloès gigantesques, hérissant les escarpements de mille pointes menaçantes.

Le premier relais est Santomera, village bâti sur la dernière limite de la plaine entre la huerta de Murcie et la huerta d'Orihuela. C'est ici que les infortunes commencent; *l'autre* descend de la diligence, fait quelques pas sur la route et tout à coup tombe en arrière sans pousser un cri. Sa tête frappe sur

la pierre de la porte du relais et il reste étendu sans mouvement.

Alors ce fut un vilain quart d'heure à passer, un quart d'heure est bien le mot, car le drame ne dura pas moins de quinze minutes. Le malheureux était tombé la tête en arrière avec un bruit sourd sur la dalle de pierre rouge, on l'avait



Un balcon.

relevé, on l'avait placé sur une chaise et alors les uns lui jetaient de l'eau à la figure, les autres lui tapaient dans les mains, une femme lui fourrait du camphre dans le nez, tandis que les autres femmes jouaient de l'éventail autour de lui. Ce n'était que cris et lamentations; d'aucuns criaient: il est mort; d'aucuns: il va mourir; on s'envoyait mutuellement chercher les